

ÈVE BORELLI

LA
LANCEUSE
DE
COUTEAUX

ROMAN



ÈVE BORELLI

LA LANCEUSE DE COUTEAUX

Cette histoire, c'est l'histoire de Siloé, qui ne voit plus la magie du cirque dans lequel elle a grandi et le quitte pour de mauvaises raisons mais qui, en chemin, apprendra à faire ses propres choix et à définir ses envies personnelles. C'est l'histoire d'une indépendance progressive, piquée d'embûches, d'amitié et d'amour.

Siloé est orpheline de mère et vit dans le cirque familial, entourée par toute une galerie de personnages atypiques. Mais la jeune fille rêve d'être lanceuse de couteaux, ce que son père lui refuse obstinément. La voilà donc qui décide de rallier un cirque concurrent pour – enfin – essayer de faire ses preuves... Mais elle est loin d'imaginer les épreuves qui l'attendent !

« UN ROMAN PERCUTANT
ET DÉROUTANT, TERRIBLEMENT ACTUEL. (...)
ON FERME LE LIVRE AVEC L'IMPRESSION
DE QUITTER DES AMIS. »

Clarisse Sabard, auteure du best-seller *Les Lettres de Rose*

ISBN : 978-2-36812-209-9



9 782368 122099

18 €

Prix TTC France

Design : © Raphaëlle Faguer

Photographie : © Arcangel Images


CHARLESTON

www.editionscharleston.fr

Ève Borelli

LA LANCEUSE
DE COUTEAUX



BONUS

Découvrez une nouvelle
inédite de l'auteure !
Rendez-vous p. 271.

© Charleston, une marque des éditions Leduc.s, 2018
29 boulevard Raspail
75007 Paris – France
www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-209-9

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook (Editions.
Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston)
et sur Instagram (@LillyCharleston) !

« And if you were to ask me, after all that we've
been through : – Still believe in magic ? – Yes,
I do. Yes, I do. Of course, I do »

Coldplay, *Magic*

Siloé a du retard, question baisers

LA TRIPLE BOULE NOIX DE PÉCAN-CARAMEL, que le glacier m'a vendue comme le must de la saison, est insipide. Si on ajoute à cela une canicule à crever et un ennui mortel, on peut considérer que c'est l'enfer. Mes épaules grillent. Mes pieds ont atteint le stade de l'ébullition.

Je me penche et délace mes Converse que j'envoie valser. Même sort pour les chaussettes. Voilà, c'est un peu mieux. Tout en remuant mes orteils, je lève le regard. Assise sur le muret du terrain vague, en retrait, je vois tout : le chapiteau rouge et doré devant lequel se pressent des centaines de gens. Des familles pour la plupart : on entend les piailllements des enfants qui tré-pignent en tenant la main de leurs parents ; les camions bleu azur qui forment une barrière protectrice autour des caravanes garées pêle-mêle. Entre elles, des fils à linge chargés de costumes ou de vêtements ordinaires, des gamelles pour chiens posées au sol, une chaussure esseulée. Personne ne parcourt les allées. Tous sont en coulisse, excepté les vieux qui se terrent chez eux, clim

à fond, pour échapper à la chaleur torride de cette fin d'après-midi. Tout est comme d'habitude. Et je suis certaine que si je m'approche, je sentirai la barbe à papa, la poudre à maquillage, la sueur et les merdes des lions. Comme d'habitude.

Est-ce normal, à dix-huit ans, de connaître par cœur ce qu'on a devant les yeux ? D'avoir l'impression de se trouver dans la peau d'une mémé ayant arrosé les mêmes plates-bandes pendant une éternité ?

Soudain, un mouvement. Une silhouette longiligne se faufile hors de sa caravane. C'est Slaveta, suivie du Sicilien qui la rattrape et éclate de rire. Il réajuste sa jupe coincée dans sa culotte, embrasse son épaule. C'est le couple le plus bizarre du monde : un mètre quatre-vingts de courbes féminines contre un tout petit corps trapu. Mais il se dégage de leurs étreintes une telle tendresse qu'il serait impossible de les tourner en dérision, même si on s'y mettait à plein régime. La trapéziste et le contortionniste. Je me demande ce que ça peut donner, quand ils font l'amour. Je les imagine accros aux positions biscornues... Une chose est sûre : ce doit être agréable, vu les cris de plaisir que j'entends en pleine nuit.

Est-ce une obligation de hurler « Han, han, han, oh oui » quand on passe à la casserole ? Cette question me trotte dans la tête depuis que ces deux-là sont ensemble et que je supporte la symphonie nocturne de Slaveta. Je n'ai aucune expérience dans ce domaine, mais j'ai tendance à penser que oui.

Pas moyen que je m'égosille comme un poulet qu'on égorge, moi...

On peut sûrement se contenter de gémir ? Ceci dit, si le jour de mon Grand Dépuçelage, je dois me concentrer sur le sexe *et* sur la bonne façon de manifester son plaisir, ça risque d'être coton.

Mais je n'en suis pas là. À vrai dire, j'en suis loin.

Me voilà à deux doigts de me lamenter sur mon sort de vierge-peut-être-éternelle quand une main sur ma nuque, chatouillant ma peau, m'arrache un sursaut.

— Salut Sil', beauté fatale dans le soleil couchant !

— Salut Bowie, emmerdeur de première qui a failli me faire mourir d'une crise cardiaque. Tu devrais cesser cette manie de te pointer derrière moi sans t'annoncer. Un jour, je me retournerai et je te collerai mon poing dans la figure.

— Parfait, dit-il en sautant par-dessus le muret. Ce sera le début d'une grande histoire d'amour. Tu sais, ça commence toujours de cette manière. Le mec énerve la nana. Il la rend hystérique... Vlan, ils se tombent ensuite dans les bras, et c'est la passion.

Il se plante devant moi, m'adresse un clin d'œil alors que j'agite la main pour qu'il se décale et me fasse de l'ombre. Il s'exécute, enlève ses lunettes de soleil puis sourit en me scrutant.

— Ta glace fond, constate-t-il en désignant mes doigts recouverts de vanille. Tu étais ailleurs ? Tu pensais à moi ?

— Non. Je réfléchissais à la disparition progressive des papillons de nuit dans le monde, répliqué-je en lui tirant la langue.

Je jette mon cornet et m'essuie sur mon short.

— Tu mens tellement mal. Un de ces quatre, je te donnerai des cours. Tu pensais à moi ! affirme-t-il, sûr de lui.

Je lève les yeux au ciel, mi-amusée, mi-agacée, et décide de changer de sujet.

— Ça va bientôt commencer ! Tu étais où ? Tu sais qu'il veut tout le monde en coulisse dès le début.

— Évidemment, rétorque-t-il, nonchalant. Mais je sais aussi que j'avais envie de faire un tour en ville. Lyon, c'est vraiment pas mal. Un peu crade, pas de mer, mais pas mal.

Il sort son paquet de Marlboro puis me le tend.

— Ce n'est pas parce que j'ai crapoté une fois après avoir bu trois bières que je suis devenue accro. En fait, je ne vois pas ce qu'il y a de cool à cracher de la fumée qui pue et donne une haleine de chacal.

— J'aime ta manière élégante de considérer le monde. Mais est-ce qu'un chacal sent réellement mauvais de

la bouche ? Tu peux fournir des preuves de ce que tu avances ?

Il hausse un sourcil taquin puis range son paquet sans se servir.

Un moment de silence, durant lequel son regard glisse de mon visage jusqu'à mes jambes nues.

— Alors, Sil' ? Arrêtons de tourner autour du pot. Tu as réfléchi à ma proposition de premier baiser ? reprend-il en plantant ses yeux dans les miens, demi-sourire aux lèvres.

— Oui !

— Oui ?

Son sourire s'élargit, devient conquérant. Il se rapproche un peu, chaud comme la braise, déjà sur sa lancée... que je stoppe en le repoussant du pied.

— Oui, j'ai réfléchi et la réponse est non !

— Non ? s'étonne-t-il en saisissant ma cheville et la caressant, jusqu'à ce que je bouge assez pour me dégager.

— Non.

Ce n'est pas qu'il est déplaisant, au contraire. Bowie entre définitivement dans la catégorie beau gosse : ses larges épaules, sa tignasse brune, son teint hâlé... Et surtout, ses yeux vairons qui lui enlèvent un peu de sa perfection, doublant ainsi son charme... Il a tout pour lui, les nanas en sont folles. À chaque ville, une nouvelle conquête. Et puis, malgré son assurance gonflante, il a un don pour écouter et possède un humour à faire pisser de rire la plus austère des religieuses. Mais... c'est Bowie.

Il pousse un long soupir et prend une pose théâtrale, main sur le cœur, moue suppliante.

— Siloé, Siloé... Tu ne peux pas me dire ça ! Sors-moi du désespoir ! Embrasse-moi !

Sous la moquerie, y a-t-il du sérieux ? On ne sait jamais, avec lui... Je secoue la tête.

— Non !

— Même si je me mets à genoux ?

— Tu ne le ferais pas, je te connais. En plus, je n'aurais plus d'ombre et il fait trop chaud.

— Je peux au moins essayer de te convaincre ?

— Vas-y. J'ai toujours aimé t'entendre discourir. Et de toute façon, je m'ennuie.

— Si tu m'embrasses, je te jure que le monde sera plus beau. Les lampadaires seront plus brillants et la paella de ce soir plus savoureuse ! Tu voudras sans cesse recommencer.

— Hors de question ! rétorqué-je en gloussant.

— Mais c'est qu'elle prend ça à la légère, en plus ! OK, si tu ne le fais pas pour moi, fais-le pour toi. À dix-huit ans, ne jamais avoir embrassé un mec... Une jolie bouche pulpeuse comme la tienne, si seule... Quel gâchis ! Plus tu attends, et plus ce sera difficile. Je me propose de t'aider ! Tu verras, je résoudre tous tes problèmes.

— C'est trop généreux de ta part...

— Je t'assure qu'on ferait ça bien. Je t'invite à bouffer, bougies, tout ça. Et hop, quand la lune se pointe, on s'embrasse sous les étoiles. *Happy end.*

— Tu crois encore aux *happy ends*, toi ?

— Surtout à celui-là ! rétorque-t-il avec flegme, en se hissant sur le muret pour s'asseoir à mes côtés. Imagine le truc : Siloé et Bowie. Bowie et Siloé. Et d'une, ça sonne bien. Et de deux, on est presque destinés à finir ensemble. Les enfants des fondateurs du Cirque Nuageux. C'est pas beau, ça ? Romantique ?

Il sifflote le refrain de *La mélodie du bonheur* et éclate de rire.

— Laisse tomber. Le romantisme et moi, je crois qu'on n'est pas faits l'un pour l'autre ! le contré-je.

— Alors aux chiottes le romantisme ! On fait ça maintenant. Un baiser à la volée. Tu as juste à fermer les yeux, à ne pas coller tes mains poisseuses dans mes cheveux et hop, on y va. Je suis prêt. J'ai mâché un chewing-gum.

Il se rapproche de moi pour me souffler dessus, air de tombeur, et j'en profite pour le repousser en pouffant.

— Je vois ça. Hyper mentholé ! Mais je ne suis pas certaine que partager ton haleine soit un bon argument de séduction.

— J’embrasse bien. Elles le disent toutes, insiste-t-il, torse bombé au maximum.

— Tu viens de perdre le peu de chances que tu avais de me persuader avec ton « toutes ».

— Est-ce que je sens une pointe de jalousie ?

À nouveau, il se rapproche et me scrute, l’œil moqueur et plein d’espoir. D’un geste de la main, je le chasse en poussant un soupir mi-amusé, mi-excédé.

— Simple remarque ! Je ne suis pas sûre non plus que de me parler des nanas que tu as fait succomber soit un argument choc pour que je cède.

Il me balance un regard de chien battu.

Merde, Bowie ! Secoue-toi !

— Allez, arrête ça ! Sors-toi cette idée débile de la tête. Occupe-toi ! Tiens, va tenter ta chance avec Rose-Adéla, elle te dévore des yeux !

— Rose-Adéla ne m’intéresse pas ! Quand elle mange, elle se coince toujours des trucs entre les dents. Elle a l’air d’une jument.

— Et toi, d’un con prétentieux quand tu dis ça ! En tout cas, hors de question qu’on s’embrasse toi et moi. Ce serait trop bizarre.

C’est vrai. Il m’est trop familier. Je sais quand ses fossettes vont se creuser, je connais chaque grain de beauté, la cicatrice au-dessus de son nombril, la moindre ombre sur son visage. Ses goûts, ses manies, ses rêves. Tout ce qu’il y a derrière ses sourires. Nous avons grandi ensemble dans la poussière des caravanes. On nous a fait goûter à la même table, on nous a expédiés tous les deux dans mille écoles, au gré de nos voyages. On nous a collé les mêmes torgnoles quand nous ne filions pas droit et nous avons échangé nos premiers chewing-gums. J’ignore ce qui lui prend, depuis quelques semaines, à vouloir à tout prix qu’on se case et que notre amitié se transforme en un truc où ma langue serait contrainte de tournicoter dans sa bouche. Enfin... s’il faut vraiment tournicoter. Après tout, je n’en ai aucune idée. Parce qu’en plus d’être indécrottablement vierge, je n’ai jamais embrassé

personne. Je cumule, oui. Pourtant, je ne crois pas être repoussante. OK, j'ai les cheveux un peu trop roux, mais ils sont soyeux. Les yeux un peu trop bleus, presque transparents, mais au moins, on ne peut pas dire qu'ils ne soient pas originaux. Quant à mes taches de rousseur, ma peau hyper blanche et ma toute petite taille, j'ignore si elles sont des atouts ou pas... Mais non, c'est certain, je ne suis pas repoussante. Et j'ai des circonstances atténuantes. Grandir dans un cirque et ne pas rester plus de deux semaines dans le même établissement scolaire, ça n'aide pas à collectionner les histoires d'amour. Il y a bien eu Antoine, ce gars à Paris qui m'avait tourné autour. Quand il m'a demandé de venir avec lui au ciné, je partais. Ou ce Laurent, en troisième... Ça a failli se faire, sauf qu'une fille a fait courir le bruit que j'étais gitane, et que les Gitans étaient sales. Il a changé d'avis.

— Siloé, sois raisonnable, poursuit Bowie, glissant un bras autour de ma taille. Tu ne peux pas me briser le cœur juste avant la représentation ! Imagine si, perturbé comme je suis, je me casse la gueule de mon fil ?

— Un équilibriste ne tombe pas. Enfin, toi, si. Droit dans le chantage affectif.

J'attrape sa main et la repose sur sa cuisse en tapotant dessus dans un geste tout à fait fraternel. Il me contemple un instant, me donne une pichenette sur la joue et hausse les épaules. Capitulation.

— OK, j'abandonne. Tu es têtue, Sil', mais tu craqueras. Un jour, ce sera toi qui me supplieras de te serrer dans mes bras, de te rouler la pelle de ta vie et de te faire l'amour ! J'imagine ton petit corps sous le mien. À moins que tu ne préfères te mettre sur moi ?

Me voyant rougir, il éclate de rire.

— Tu es troublée ?

— J'ai juste chaud, le contredis-je en m'efforçant de prendre un air dégagé. Tu devrais te bouger. Ça commence.

Je jette un œil plus loin : tout le monde est sous le chaiteau. La musique est maintenant assourdissante.

— Tu ne viens pas ? demande Bowie après avoir retrouvé son sérieux.

— Pour me coltiner les remarques de mon père ?

— Il sera trop occupé pour t'emmerder. Accompagne-moi.

Il descend du muret, me tend les mains. Je les attrape et saute à mon tour. L'herbe picote la plante de mes pieds. Il m'attire vers lui. Je hume son odeur : un peu de parfum et de transpiration. C'est vrai qu'il sent bon et que ses bras sont terriblement musclés. Mais je recule et secoue la tête. C'est Bowie...

— Non, je vais dans ma caravane.

— Tu as rendez-vous avec un serial killer ? demande-t-il en levant un sourcil moqueur.

— Une serial killeuse ! Je suis sûre que c'est une femme, l'assassin.

— Quel roman ?

— *Les Oubliées*.

— Connais pas !

— Pas étonnant ! En ce moment, il n'y a que les filles qui t'intéressent. Mais si tu prenais le temps de lire un peu, tu verrais que...

— Il n'y a que toi qui me fascines ! Les autres, c'est pour la distraction. Et merci du conseil, mais la lecture, très peu pour moi. C'est d'un chiant !

— Tu n'as vraiment rien dans le crâne !

— Je sais, lance-t-il en riant.

— On se rejoint tout à l'heure ?

Il hoche la tête, se penche vers moi, plante un baiser sur ma joue et s'éloigne d'un pas souple.

2

A-t-on le droit de ne pas être faite pour le tutu blanc ?

J' attends un peu, histoire d'être certaine de ne pas croiser mon père. Cinq minutes, dix minutes... Voilà. Zéro chance qu'il patrouille. Il est peut-être même déjà sur scène. Je remets mes chaussures et me dirige lentement vers les caravanes. La mienne, minuscule et jaune citron, est garée le plus à l'extérieur possible car j'étouffe au milieu des autres : les odeurs de ratatouille s'échappant de chez Pépa Mia, le foot à fond dans le camping-car de Toni, les hurlements des jumeaux d'Armand et Bulle... Nous sommes une basse-cour et, souvent, j'ai envie de faire poule à part. Je souris en tournant la poignée de mon chez-moi. Ce que j'ai eu du mal à l'avoir ! Mon père avait résisté, résisté... Mam' et ses mines enjôleuses avaient finalement eu raison de son entêtement.

Lorsque j'y pénètre, des jappements m'accueillent.

— Moustache ! m'exclamé-je en m'asseyant à côté de lui sur le lit. Tu es encore entré par la fenêtre ! Il faut que

tu arrêtes de venir me rendre visite. Ce n'est pas ta place, ici ! C'est Jo, ta maîtresse, pas moi ! Et je te rappelle que tu es censé faire le show ce soir !

Le teckel se fout complètement de mes remontrances. Il me fait une fête de folie, se contorsionne comme un dingue. On dirait une saucisse de Strasbourg sous amphétamines. Attendrie, je le caresse quelques secondes puis le prends dans les bras.

— Allez, viens.

Lorsque j'ouvre la porte de la caravane, je bute sur une silhouette massive qui me bloque le passage.

— Je savais qu'il serait ici, attaque mon père d'une voix un peu pâteuse. Donne-le-moi. *Lui*, il participe au spectacle.

Le ton de reproche est évident. Je me concentre pour ne pas répondre et hoche la tête en lui tendant le chiot qu'il attrape sans ménagement. Ses yeux sont orageux, ses lèvres pincées. Ça forme un contraste étrange avec sa perruque jaune, son gros nez rouge et son visage peinturluré.

Il me gratifie d'un regard assassin, fait volte-face. Quelques pas... puis il semble se raviser. Posant Moustache par terre, il se tourne vers moi et ôte sa perruque en fronçant les sourcils.

— Tu ne t'es pas décidée à te rendre utile pour une fois ? lance-t-il d'un ton peu amène.

Je sens son haleine chargée d'alcool. Je sais ce qui va suivre. La même dispute que d'habitude. Je reste donc silencieuse, le laissant jouer sa partition.

— Si tu ne veux pas participer au spectacle, tu peux au moins aider en coulisses, donner un coup de main pour les changements de décor, au lieu de végéter.

— Ce n'est pas que je refuse de participer au spectacle.

— Alors, bouge-toi ! Enfile-moi ce maudit tutu, grogne-t-il en s'appuyant sur le montant de la porte.

Il vacille et Moustache s'échappe de ses bras pour regagner ma couette moelleuse. Il n'y prête aucune attention, concentré sur moi.

— Tu sais que ce n'est pas ce que je voulais dire, rétorqué-je sèchement.

Le ton l'agace. Son poing se crispe, la petite veine sur son cou se met à battre très vite.

— Tu es une emmerdeuse, Siloé, gronde-t-il. Je t'ai déjà répété que c'est trop dangereux. Tu vas enfin le comprendre, ça, bordel !

Il frappe un grand coup sur la porte. Voilà, on y est : sa réprobation s'est muée en colère. Comme toujours.

— Rien n'est dangereux si on le fait bien, lancé-je du ton le plus posé dont je suis capable.

— Tu insinues que mon père faisait mal les choses ? Il était doué. Ça ne l'a pas empêché de se vautrer de sa corde et d'en crever. Et je ne veux pas que ça t'arrive. Même si tu ne le comprends pas, avec ta sale caboche ingrate, je fais ça pour te protéger.

Me protéger.

Il en a de bonnes, lui !

M'étouffer, oui...

Je sens la colère me gagner, moi aussi. Merde ! J'ai dix-huit ans !

— Tu n'as plus besoin de me protéger ! Je ne suis plus une petite fille !

— Sûr que non ! Seulement une jeune femme complètement conne. Et ça ne change rien. Tu ne feras pas de haute voltige.

— Le lancer de couteaux, alors ?

— Pour que tu éborgnes quelqu'un du clan ?

— Les lions ?

— Les lions ont leur maître et c'est Armand.

— Il m'a formée !

— Il t'a laissée t'en approcher quand tu étais môme et a failli être viré pour ça.

— Crois-moi, je m'en souviens, dis-je d'un ton de reproche.

Mon père inspire une grande bouffée d'air, tentant visiblement de se contenir.

— Tu peux toujours passer ton bac. Tu aurais dû t’y mettre cette année. C’est ce que ta mère aurait souhaité.

— Pas envie, le défié-je. Et ce n’est pas la peine de me sortir la carte de la culpabilité.

— Alors enfile ton tutu. Tu ne peux pas affirmer que tu n’as pas le choix ! Arrête de me faire chier, maintenant, et décide-toi ! explose-t-il.

— Je ne veux pas de ce tutu à la con ! Je ne suis pas maman !

Ses joues sont déjà fardées de rose, mais là, elles deviennent carrément écarlates.

— Bien sûr que tu n’es pas elle ! Tu ne lui arrives pas à la cheville !

J’encaisse le coup. Une vague de rancœur et de mépris s’abat sur moi.

— Parce que tu es mieux, toi ? Tu pues le vin et tu as du mal à tenir debout ! hurlé-je. Sans parler de tes numéros débiles qui ne font plus rire personne.

Il s’avance avec une rapidité surprenante et me giflé à toute volée.

Moustache jappe puis s’enfuit.

Un instant de silence. La stupéfaction envahit son visage alors qu’il abaisse sa main lentement, l’air stupide. Jamais il ne m’a frappée. Mon père a toujours eu des colères flamboyantes, un langage piqué de grossièretés, mais c’est un doux. Ravalant mes larmes, folle de rage, je lui lance un regard qui, je l’espère, trahit toutes mes pensées : que je le déteste et que j’aurais souhaité naître dans une autre famille. J’avance, il recule. Puis, je ferme la porte. Il ne dit rien. Par la vitre, je le vois ramasser sa perruque, l’enfoncer sur son crâne, hésiter quelques instants et repartir d’un pas lent vers le chapiteau.

Mon cœur se dilate. Une seconde, j’ai envie de le rattraper et de le supplier de redevenir le grand enchanteur de mon enfance, quand il n’avait pas cette ride entre les sourcils. J’aimerais retrouver le regard que je portais sur lui, lorsqu’un soir d’orage, nous étions tous les trois avec

ma mère dans notre petite caravane, qu'il rassurait mam' que les éclairs faisaient sursauter, et moi qui pleurais. Il nous avait prises toutes les deux contre lui et j'avais eu l'impression qu'il était un capitaine fort et imbattable.

Une seconde, je brûle de le serrer dans mes bras.

Une seconde qui passe et que je laisse filer, la colère bien accrochée. Dingue comme on peut haïr ceux qu'on adore.

Essuyant mes larmes – je ne suis pas une mauviette – je m'assieds sur mon lit. Suis-je vraiment tout le contraire de ma mère ? Je me souviens que quand j'étais petite, je voulais lui ressembler à tout prix. Elle avait l'air d'une star hollywoodienne, avec ses lunettes de soleil à grelots, sa fourrure épaisse jetée sur ses épaules et ses colliers de perles. Mon père trimballait toujours sur le visage une expression particulière, celle du mec qui ne s'en remet pas, d'avoir épousé une telle femme. Il avait eu du bol, disait-il souvent.

À l'époque, il paraît qu'on dégainait le tapis rouge pour le Cirque Nuageux. Un soir, mon père a été invité à un ballet. *Le lac des cygnes*. Il n'y connaissait rien, mais il s'est pointé pour les petits-fours. Résultat des courses : il n'en a bouloché aucun, trop occupé à tomber fou amoureux de la fille sur le devant de la scène, la belle brune au chignon épais et aux cuisses fines. Il faut croire qu'un clown peut avoir du bagou, parce que la ballerine, ma mère, l'a aimé au premier coup d'œil. Ni une, ni deux, elle a claqué la porte de sa compagnie et a embarqué avec lui pour devenir la première danseuse du Cirque Nuageux.

Oui, je voulais lui ressembler quand j'étais petite. Mais la danse, ce n'est pas pour moi. J'ai la grâce d'un éléphant à trois pattes. C'est si difficile à piger ? Si seulement mam' était là... Elle savait si bien s'y prendre pour assouplir papa.

Elle est tombée malade il y a trois ans. J'aurais préféré qu'elle ait un accident. Qu'une barre l'assomme pendant le montage du chapiteau. Qu'elle s'essaye au trapèze et qu'elle chute. Ou même qu'elle se fasse écraser. Tout

plutôt que cette lente agonie et ce corps tout maigre dans ce lit trop grand, à la fin.

N'y pensons plus.

Je déteste les mélodrames, et toutes ces histoires glauques de cancers, avec l'héroïne par-dessus qui se lamente de sa perte.

Passons.

Passons, passons, passons.

J'ouvre la malle sous la table et m'empare de ma valise à couteaux, bien planquée sous une tonne de robes. Si mon père savait que Gonzi me les a refileés, il ferait une attaque.

Lorsque je sors, les rumeurs de cirque me parviennent : on applaudit et on en redemande. Parfait. Je me faufile entre les caravanes, franchis le muret et m'éloigne. J'ai trouvé ma cachette il y a quelques jours. Un petit square juste à côté avec de bons vieux chênes bien solides. Je me positionne devant l'un d'entre eux, recule en comptant jusqu'à dix et dégaine mes couteaux. J'imagine une scène, une roue qui tourne, quelqu'un attaché dessus. Mon assistant ?

Et je vise avec toute la précision dont je suis capable. Une fois, deux fois... Une vingtaine de fois, jusqu'à ce que je sois épuisée. Je me laisse alors glisser contre l'arbre, vidée.

Comment en suis-je arrivée là, à me sentir inconfortable, pas à ma place, le cul entre deux chaises ? Parfois, j'ai envie de tout quitter, d'avoir une vie normale. Je m'imagine élève de première, rentrant le soir dans une belle petite maison blanche. Pas luxueuse, ni rien de tout ça. Juste un abri bien solide, qui ne bouge pas, qui ne voit pas défiler les kilomètres. Et puis je change d'avis, je veux le cirque mais pas dans ce qu'il m'offre maintenant. Je crève d'avoir l'adrénaline, les lions, les couteaux, la hauteur. De le vivre et non de le suivre. Mais ça, mon père m'en empêche et ce n'est pas demain la veille que la situation évoluera. Il est têtard. Il est borné.

Je dois ruminer à cette sauce depuis des heures, quand Bowie me rejoint sans me surprendre, pour une fois.

— Comment tu m’as trouvée ?

— Facile. Il suffit de dégoter un endroit avec des arbres. Je sais que tu plantes tes couteaux quand tu es en colère, rétorque-t-il, l’air grave.

— Tu es au courant ?

— Ton père s’est pointé furax sous le chapiteau en hurlant que sa fille le faisait chier, dit-il en s’asseyant à mes côtés.

— Super...

Ma voix, que je souhaitais indifférente, tremblote. Un peu plus et je me mets à pleurer comme une madeleine. Bowie me fixe quelques secondes puis m’attire brusquement contre lui. Je me blottis dans son étreinte.

— Allez, ça va s’arranger, souffle-t-il.

— Je ne sais pas combien de temps je pourrai le supporter. J’ai l’impression d’être un des lions. Enfermée, à tourner en rond. Il ne me laisse rien faire. J’ai dix-huit ans. Je pourrais partir.

Il se recule légèrement pour m’observer.

— Tu ne tiendrais pas deux jours sans moi, dit-il avec un sourire tendre.

— Je t’embarque alors, cap ?

— Pas cap du tout ! Le cirque me manquerait trop. Je serais comme un poisson hors de l’eau. Mais sans toi, sûr que ça n’aurait pas la même saveur. Tu ne veux pas me briser le cœur ? Tu restes.

Il prend mon visage dans ses mains et plonge son regard dans le mien.

— Tu sais que baiser ou pas, amis ou plus, on s’en fout. Je t’aime, tu es au courant ?

Je lui souris, acquiesce et gigote un peu pour me dégager.

— C’est ta nouvelle technique pour parvenir à m’embrasser ?

— Non, Sil’. C’est la vérité.

Sa bouche s’étire en un sourire malicieux.

— Quoique... Tu penses qu'il y a moyen que toi et moi, maintenant, nous...

— Tu es incroyable ! rétorqué-je en le poussant si fort qu'il s'effondre sur le côté avant d'éclater de rire.

Le souffle coupé

— **A**LLEZ, VIENS MANGER. Pépa Mia s'est décarcassé pour la paella. Tu n'auras qu'à te mettre à l'opposé de ton père et tout se passera bien, lance Bowie déjà debout. Ce n'est pas que ton square, avec ses poubelles renversées et ses mégots partout, ne me plaise pas... C'est si romantique, si chaleureux... mais je crève de faim, moi !

Je hoche la tête, me redresse puis ramasse mes couteaux pour les ranger avec soin dans leur mallette. C'est vrai que la paella de Mia, c'est quelque chose. Une institution. On ne bafoue pas une institution.

— Tu fais bien. Si on n'y va pas, elle serait capable de nous zigouiller.

Son air faussement effrayé me fait glousser, et me voilà lancée dans une parfaite imitation de la doyenne du Cirque Nuageux, mimiques indignées à l'appui.

— Bande de mal élevés ! Je passe des heures à cuisiner – ça ne se pond pas comme ça, une paella pour trente – et vous ne daignez pas venir ? Je peux encore

cracher du feu, figurez-vous, jeunes gens. Moquez-vous ! Je vous brûlerais vifs si l'envie m'en prenait et vous colle-rais dans mon prochain plat. Vous seriez goûteurs comme du poulet. Vous avez la chair si tendre !

— Très réussi ! articule Bowie entre deux éclats de rire.

J'effectue une courbette gracieuse sous ses applaudissements. Il passe son bras autour de mes épaules et m'entraîne loin de l'obscurité du parc. Loin de ma tristesse, aussi. Bowie a ce don : ne rien faire de particulier et pourtant, gommer les nuages gris au-dessus de ma tête.

Les voix et les rires de la troupe, déjà installée, nous parviennent. Je dépose rapidement ma mallette dans ma caravane et nous rejoignons la grande table dressée au bout du campement. Mon père préside, Georgio à ses côtés. Ils trinquent en se disputant pour de faux. Qu'ont-ils choisi comme sujet, ce soir ? La politique ? L'avenir du cirque en France ? Le père de Bowie et le mien ne s'entendent sur rien, ils sont les meilleurs amis du monde. Ce n'est pas rare de les voir s'enguirlander et la minute d'après, se taper dans le dos comme deux frères. Les enfants, pieds nus, courent autour de la table. Les triplés entament une pyramide humaine. Armand gueule un coup pour qu'ils fassent moins de bruit. Slaveta et Le Sicilien, épaule contre épaule, échangent des secrets. Certains sont encore maquillés et en tenue de scène, d'autres portent des vêtements élégants. Quelques-uns se triment en pantoufles. Il y a de la vaisselle en porcelaine, des assiettes en carton. Tout est désaccordé et bizarrement harmonieux.

J'avise deux chaises vides, bien loin de mon père, et pousse un soupir de soulagement. Si nous nous asseyons en quatrième vitesse, il ne nous prêtera pas attention.

— Alors, les siamois ? Qu'est-ce que vous attendiez pour vous pointer ? lance Tony quand il nous aperçoit.

Merde, râpé pour la discrétion. Merci, Tony.

Il jette un os de poulet dans notre direction et, hilare, se tourne vers ses voisins :

— Dites, vous croyez que ces deux-là se bécotaient dans un coin ?

Je rougis, détestant être ainsi le centre de l'attention, furieuse de me faire remarquer. Bowie, parfaitement à l'aise, attrape le projectile et le renvoie à Tony.

— C'est pas faute d'avoir essayé ! Mais Siloé est difficile à convaincre !

Sifflets et cris enthousiastes. Je jette un œil à mon père, toujours en grande conversation avec Georgio. Il fait mine de m'ignorer. Tant mieux. Si seulement son poing ne se crispait pas sur la table...

— Allez, ma belle, ne le fais pas languir comme ça, ce pauvre garçon !

— Siloé, on n'attend que vous pour célébrer un beau mariage !

— Vos bambins seraient à croquer !

Chacun y va de son commentaire et j'ai les joues brûlantes quand je tire une chaise pour m'asseoir. Mais une main suspend mon geste : Pépa Mia, qui me lance un regard courroucé avant de se tourner vers les autres.

— On se tait ! braille-t-elle.

Chacun obéit. Parfois, je me demande vraiment si Georgio et mon père sont les chefs de troupe ou si c'est Mia, du haut de ses quatre-vingts ans, qui mène son monde à la baguette. Elle reporte son attention sur nous et nous interpelle d'une voix sèche.

— Bande de mal élevés ! Je passe des heures à cuisiner et...

Bowie me colle un coup de coude et je manque de pouffer. Exactement comme je l'avais prédit !

— J'espère que vous vous êtes lavé les mains, poursuit-elle, poings sur les hanches, toute colère. Je vous signale que la paella, c'est à dix heures tapantes. Vous devriez le savoir, depuis le temps ! J'exige des excuses.

— Pardon, murmuré-je en faisant de mon mieux pour adopter une attitude repentante.

Satisfaite de moi, elle hoche la tête. J'ai sa bénédiction et suis donc autorisée à prendre place. Ce n'est pas encore le cas de Bowie, vers qui elle pivote, bouche pincée, s'éventant furieusement de sa main. Elle est écarlate et son corsage est humide de transpiration.

— Et toi, freluquet ?

Bowie se compose une mine affligée avant de tomber à genoux. Il agrippe sa longue jupe d'un air suppliant.

Il faut toujours qu'il en rajoute une couche pour la rendre folle...

— Je te prie de m'excuser, Pépa adorée. Si je mets à tes pieds un éternel hommage, penses-tu pouvoir pardonner au... comment tu m'as appelé, déjà ?

— Freluquet ! intervient Le Sicilien qui se marre bien.

— Freluquet, acquiesce Bowie, qui peine à garder son sérieux. Penses-tu pouvoir pardonner au jeune freluquet que je suis ? Si tu refuses, mon cœur sera brisé !

On éclate de rire. Pépa lève les yeux au ciel, donne une tape bien sentie sur le crâne de Bowie qui se relève et plante un baiser sur sa joue.

— Assieds-toi, grand benêt ! ordonne-t-elle d'un ton sec, contredit par le sourire qui étire ses lèvres fines. Toujours à fricoter... Encore un peu, et ces goinfres ne vous laissaient rien !

Elle s'empare de nos assiettes, s'éloigne, les remplit à ras bord et vient les déposer, fumantes, devant nous. Puis elle patiente. Pépa aime observer la première bouchée. Je m'apprête à me lancer à l'assaut de la monstrueuse portion qu'elle m'a servie quand une voix sonore me fait sursauter.

— Tu es certaine que tu veux manger tout ça, Siloé ? attaque mon père. Contrairement à Bowie, tu ne t'es pas dépensée, il me semble.

Le silence s'installe. Sous la table, la main de Bowie vient attraper la mienne et la presse. Coup d'œil aux autres. On dirait qu'ils sont au tennis. Ils regardent mon père, puis moi, puis mon père, puis moi. Certains ont

l'air ennuyés : *Encore ? Ça recommence ?* D'autres considèrent le truc avec intérêt : un peu d'action !

Vive la compassion...

— Il me semble que tout le monde ici n'était pas sur scène.

Ma voix tremble. Je me filerais des baffes.

— Évidemment. Ceux qui ne sont plus en âge de faire le show, les enfants qui sont trop jeunes... et toi.

Compte-t-il m'humilier longtemps en public ? Ne regrette-t-il donc pas du tout la gifle qu'il m'a collée ? Ne peut-il pas l'ÉCRASER de temps en temps ?

— OK, dis-je en me levant, la rage au ventre. Dans ce cas, je dînerai dans ma caravane. Je ne voudrais pas t'énerver au point que tu me frappes encore.

Mon père tape du poing sur la table alors que Pépa Mia interrompt mon mouvement, attrapant mon bras d'une poigne de fer. D'un geste, elle me force à me rasseoir.

— Tu resteras là et tu mangeras ma paella jusqu'à ce que ton assiette soit brillante comme si tu l'avais léchée. Et toi, Jean, tu laisses la petite tranquille. Tu ne gâcheras pas mon repas.

L'œil flamboyant, mon père la fixe un instant. Il s'apprête à répliquer vertement, quand Georgio intervient.

— Encore un peu de ce rosé, Jean ? Il est fameux, dis ! Où l'as-tu dégoté ?

Mon père me lance un regard, hésite. Ça cogite, là-dedans...

Enfin, il hausse les épaules et se tourne vers son ami. Les conversations reprennent, d'abord en sourdine, puis avec animation. C'est oublié.

— Ça va ? murmure Bowie.

J'acquiesce, incapable de prononcer un mot, et me force à avaler une cuillerée pour faire plaisir à Pépa qui s'éloigne.

— Ne t'inquiète pas. Il finira par se calmer, notre Jean, intervient Slaveta.

Le Sicilien, lugubre, secoue la tête :

— C'est pas dit. J'adore Jean, mais c'est un père, et les pères sont chiants, Siloé, c'est un fait, affirme-t-il en se roulant une clope. Faut t'y habituer.

— Le tien l'était ?

— Évidemment ! Tu sais ce qu'il m'a balancé quand je lui ai montré tout ce que j'étais capable de faire avec mon corps ? La façon dont je pouvais le plier à ma volonté, comme si j'étais un contorsionniste né ?

— Non !

— Il m'a dit : « C'est bien, tu pourras te lécher le cul. Viens m'aider à mettre la table maintenant. ». Il n'a jamais voulu en entendre parler.

— Alors que tu es si doué ! s'indigne Slaveta en lui piquant sa cigarette des mains et en l'allumant.

— Hé ! C'était la mienne ! proteste-t-il.

— C'est la nôtre.

Elle tire une bouffée puis expire la fumée sur lui. Sa bouche pulpeuse esquisse un sourire désarmant. Le Sicilien est ébloui, il en devient beau. Son nez cassé, ses orbites enfoncées et la vilaine cicatrice qui zèbre sa joue ne sont plus rien. Elle le magnifie. Je me détourne : ils m'ont oubliée.

— L'amour ! commente Bowie. Nous, on ne partagera pas nos clopes, tu me l'as bien fait comprendre tout à l'heure... Mais je peux te donner la moitié de mon poulet, propose-t-il en brandissant sa fourchette. *Just chicken for two, and two for chicken, just me for you...*

Je grimace un sourire et il stoppe la chansonnette.

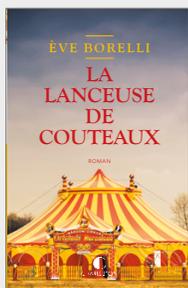
— Allez Sil', m'encourage-t-il, le plein de tendresse dans les yeux. Ça va s'arranger. Ça ne peut que s'arranger. Ce soir, on oublie tout, je t'emmène danser, OK ?

J'acquiesce. Satisfait, il remplit mon verre de vin, puis le sien.

— À la tienne, beauté de mes nuits ! Tu sais qu'un peu de rosé fait passer le chagrin.

Nous trinquons puis il se met à manger, sérieux, enfournant de grandes bouchées. C'est comme ça quand il se nourrit : concentration maximale.

Nous espérons que cet extrait
vous a plu !



La lanceuse de couteaux

Ève Borelli



J'achète ce livre

Pour être tenu au courant de nos parutions, inscrivez-vous
à la lettre des éditions Charleston et recevez des **bonus**,
invitations et autres **surprises** !

Je m'inscris

Merci de votre confiance, à bientôt !


CHARLESTON